

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, « Les funérailles de Julien », II, 40

De « Le mauvais air du cachot » à « elle mourut en embrassant ses enfants. »

Merci au/à la collègue qui a publié cette étude sur :

<http://premieresind.blogspot.com/2013/12/commentaire-de-lexcipit-du-rouge-et-le.html>

I. La mort du héros

1) Le récit sobre, sans pathos, d'une « mort heureuse »

- **Mort de Julien traitée très rapidement, sans aucune précision réaliste ni aucun pathos.** L'événement est raconté depuis la conscience de Julien dans tout le début de l'extrait (l.1/25), avec des interventions très sobres du narrateur, puis par le regard de Fouqué, l'un des seuls personnages sincères du roman, avant un retour au narrateur extérieur (l.37/50)
- **Le moment même de l'exécution est particulièrement elliptique dans sa narration**, au point que l'on peut se demander s'il s'agit bien du récit du moment fatal. Cf. l.7 : « Tout se passa simplement, convenablement, et de sa part sans aucune affectation » : **phrase simple, presque poétique** en raison du rythme **d'alexandrin** ; les deux **adverbes** sont inattendus vus la violence et le tragique de la situation.
- De façon plus étonnante encore, **la mort est présentée par Julien comme une délivrance** (cf. adj. « insupportable » l.1) **et un moment heureux** (relever le **champ lexical** du **bonheur** dans le premier paragraphe, les **comparaisons** l.3, les **euphémismes** l.2, l.20, l.31).

2) Un personnage courageux, lucide et poétique

- **Image très positive du héros dans ce passage**, aussi bien à travers ce qu'en dit le narrateur (« courage », « poétique », « convenablement ») qu'à travers les paroles de Julien commentant sa propre mort à l'avance et après-coup par **l'analepse**. On y retrouve l'une des **qualités principales de Julien**, le **courage**, mais traitée ici **sans ironie** (contrairement à certains passages où il se donne du courage pour aller conquérir ses belles par exemple !) (l.2 « Julien était en veine de courage », l.4 « je ne manque point de courage », l.11 « mais de la peur, non on ne me verra point pâlir »).
- **Le recours au discours direct** (clair ici, avec tirets) permet aussi de mettre en valeur **la lucidité du personnage**, qui fait ici l'analyse de ses qualités et de ses limites (l.10/11) ; Julien n'essaie plus de se faire passer pour ce qu'il n'est pas, et il porte un **regard clairvoyant sur son passé et son évolution** : l.22 « l'ambition a enflammé mon cœur : alors c'était ma passion... »
- Julien accède même au statut de **héros romantique** par excellence (**hyperbole et métonymie** psq ironique l.5 « Jamais cette tête... tomber »)

3) La fin d'un roman d'apprentissage : « l'élévation » finale

- Dans cette dernière page du roman, nous nous trouvons face au **héros d'un roman d'éducation**, au terme de son apprentissage, devenu un homme clair avec lui-même, capable de prendre des décisions justes et de les « imposer » à son ami Fouqué (voir **l'impératif** l.14 « Emmène-les ») ou à Mme de R. (voir le vb l.17 « Julien avait **exigé** de Mme de R... »). L'une de ses dernières demandes est d'être enterré dans cette fameuse grotte surplombant Verrières (cf. l. 10 par ex).
- **Ce choix de la grotte est symbolique à deux niveaux** : elle signe d'abord le retour de Julien dans cette ville qu'il abhorre au début du roman (cf. le retour en grâce par l'amour de Mme de R.) ; d'autre part, sa position dominante en fait un **lieu symbolique par son romantisme et par sa situation élevée qui coupe le personnage de l'agitation du monde**. Cette notion d'élévation est clairement soulignée à plusieurs reprises dans le texte (l.19/20, l.20, l.23/24, l.40).

Transition : ce lieu a été celui du bonheur pour Julien ; il reflète sa personnalité, et son désir d'être séparé des intérêts médiocres qui agitent les hommes, pour retrouver son exigence d'idéal, sa vue « plongeant au loin ». Il est d'ailleurs significatif que le récit se close sur les trois seuls personnages réellement proches de Julien, effaçant le reste de tous les protagonistes ayant traversé le roman.

II. Une clôture sur trois personnages inattendus

Alors qu'on pourrait s'attendre à ce que le récit s'achève sur la mort du héros, le narrateur choisit de raconter aussi ses funérailles ; c'est l'occasion de mettre sur le devant de la scène, et pour la dernière fois, les trois personnages les plus proches de Julien, Fouqué, Mathilde et Mme de Rênal.

1) La sincérité de Fouqué

Fouqué joue un rôle très important dans cette dernière page. Toute une partie du récit se fait à travers son point de vue, et il est le destinataire des dernières paroles de Julien. C'est son dernier confident.

- Fouqué représente en quelque sorte ce qu'aurait pu être Julien s'il avait renoncé à ses rêves d'ambition : de la même origine sociale que le héros, lui a choisi la voie de la médiocrité raisonnable en se faisant marchand de bois et a même proposé à son ami de devenir son associé (I, XII). Par sa laideur, sa sincérité et « *beaucoup de bonhomie cachée sous cet aspect repoussant* », il apparaît comme l'opposé de Julien, mais c'est son seul ami, fidèle en toutes occasions, sans aucune arrière-pensée.
- Stendhal lui a confié, dans cette dernière page, un rôle étonnamment important : il devient **l'unique confident**, l'« exécuteur testamentaire » à qui Julien confie sa propre dépouille et le soin des deux femmes, le seul à veiller le corps. Son statut de personnage secondaire fait cependant que le narrateur **ne rapporte pas ses paroles**, seules celles de Julien nous sont connues.
- Il a même droit, dans la seconde partie, au statut de **personnage doté d'une focalisation interne** : c'est, en effet, à travers son point de vue que l'on suit le comportement de Mathilde – cf. « *il vit* », « *détourna les yeux* », « *Il entendit* », « *eut la force de la regarder* ». Enfin, il est présent dans les dernières lignes, au même titre que les deux héroïnes. On peut penser qu'en donnant une telle place à ce personnage vraiment secondaire, Stendhal a voulu confirmer la « conversion » qu'a connue Julien dans sa prison : **avec Fouqué, c'est la simplicité et la bonté qui l'emportent** ; sa présence auprès de Julien montre que celui-ci a définitivement renoncé à l'ambition, l'hypocrisie, la sécheresse de cœur, pour privilégier la vérité et la sincérité des rapports humains.
- **Fouqué, c'est aussi l'émotion vraie, sans théâtralité** (contrairement à Mathilde) : il passe la nuit « *seul dans sa chambre, auprès du corps de son ami* », et à la fin est sur le point de « *devenir fou de douleur* » devant l'excès de la jeune fille. Stendhal semble humaniser son héros en privilégiant ainsi le point de vue de son ami, à travers lequel le lecteur peut aussi porter un regard plus juste sur le personnage : au-delà de la mort ignominieuse, du geste exalté de Mathilde et de la « *singularité* » des obsèques qui font de Julien un être d'exception, il reste aussi le souvenir d'un homme pleuré par son ami...

2) La mise en scène de Mathilde

Mathilde occupe une place essentielle (dans le rôle qu'elle joue et dans la place d'écriture que lui accorde l'auteur) dans cette dernière page.

- **Tous les traits de caractère de Mathilde sont présents dans cette scène** : l'exaltation (« *les yeux égarés* », « *mains tremblantes* »), le « *courage surhumain* », la passion du romanesque qui la pousse à accomplir son geste macabre avec « *le souvenir de Boniface de La Mole et de Marguerite de Navarre* » ; on peut remarquer que **le narrateur détaille tous les moments de sa conduite**, grâce à une **succession de verbes d'action parfois juxtaposés** (« *elle avait placé sur une petite table de marbre, devant elle, la tête de Julien et la baisait au front* » ; « *elle porta sur ses genoux la tête de l'homme qu'elle avait tant aimé* » ; « *elle voulut ensevelir de ses propres mains la tête de son amant* ») ; il précise

à chaque fois que Mathilde agit « *seule avec Fouqué* », « *à l'insu de tous* », comme s'il s'agissait pour elle d'un **rituel qu'elle s'est imposé et qu'elle doit accomplir** par fidélité à l'image d'elle-même et à celle de son amour héroïque. **Mais le choix du point de vue de Fouqué est particulièrement intéressant ici**, puisqu'il s'agit du personnage le plus éloigné de Mathilde par son niveau social et son tempérament et le moins apte à la comprendre : horrifié, il « *détourn[e] les yeux* » et nous prive ainsi, du même coup, de cette grande scène « sublime », **comme si le narrateur épousait la même désapprobation, que l'on retrouve également à la fin** (« *Fouqué faillit en devenir fou de douleur* »).

- Finalement, alors qu'il lui laissait encore jusque-là le bénéfice du courage romanesque, le narrateur suggère clairement que **Mathilde tombe à la fin dans l'ostentation et dans tous les travers de sa caste** : elle fait une véritable **entrée théâtrale en grand costume**, soulignée par le verbe *paraître* (« *Mathilde parut au milieu d'eux en longs vêtements de deuil* »), après avoir créé un **véritable décor de théâtre** dans la chambre mortuaire de Julien (l.34/36). Mathilde, aveuglée par sa vanité de noble, reste enfermée dans sa caste au point de méconnaître complètement la vérité sur Julien : toute sa conduite est à l'opposé de la façon dont celui-ci a vécu sa mort, « *simplement, convenablement, et [...] sans affectation* ». Cette ultime défaite du personnage se marque à la dernière phrase par **l'antithèse** des lignes 48 (« *grotte sauvage* » et « *marbre sculpté à grand frais* »), qui prouve bien que Mathilde n'a pas compris qui était Julien, d'où il venait, et ce qu'il était enfin devenu !

3) L'amour de Mme de Rênal

A l'inverse de Mathilde, dont l'amour pour Julien est d'abord un amour d'orgueil personnel, Mme de Rênal, même si elle n'apparaît que dans les deux dernières lignes de l'extrait, représente aux yeux du narrateur la véritable épouse de Julien.

- Absente tout au long de cette page, loin de l'horreur ou du spectacle, elle retrouve tous ses droits à la dernière ligne qui la consacre comme l'héroïne du roman et la véritable amante. C'est à elle que Julien a confié la garde de son fils (l.17/18), faisait d'elle sa **véritable épouse de cœur**, et lui redonnant l'image maternelle (maternante) qui a caractérisée la jeune femme tout au long du roman.
- Mme de Rênal, au contraire de Mathilde, clôt son destin avec celui de Julien, en allant jusqu'au bout de sa passion. On peut remarquer d'ailleurs que, **dans la construction de la dernière phrase, les deux mots « Julien » et « elle » ne sont séparés que par une virgule**. Elle reste fidèle à elle-même et à ses convictions morales ou religieuses (« *Elle ne chercha en aucune manière à attenter à sa vie* ») et meurt comme elle a vécu, en mère et femme aimantes. Après la mort sanglante de Julien et le geste macabre de Mathilde, le roman s'achève sur une mort douce, sur une vision apaisée. D'ailleurs, **le style de l'auteur retrouve sa sobriété**, comme lorsqu'il a évoqué la mort de Julien : **phrases simples, courtes, sans pathos ni exagération**.
- La fermeture du roman sur une femme de petite noblesse provinciale, mais pleine de richesse de cœur et de vérité, **confère au roman une forte tonalité critique**, non seulement **contre les faux-semblants de la société, mais aussi contre le romantisme passionné et aristocratique de Mathilde**.

Conclusion :

Ces funérailles correspondent bien à l'âme exaltée et romantique de Julien tel qu'il a été précédemment dans le roman. On sait en effet combien il est ému par les cérémonies religieuses, qui le mettent dans un état d'heureuse exaltation [on le voit lors des fêtes de Bray-le-Haut (I, XVIII), où « *la petite chapelle parut comme embrasée de lumière [par] plus de mille cierges* », ou encore dans la cathédrale de Besançon (I, XXVIII), où « *son imagination n'était plus sur la terre* »]. « *Cette petite grotte magnifiquement illuminée d'un nombre infini de cierges* » fait écho à ces moments forts du roman et semble donc offrir à « *l'âme sensible* » de Julien une dernière occasion d'émotion devant la beauté et l'élévation spirituelle.

Par ailleurs, cet « *homme malheureux en guerre avec toute la société* » (p. 338) voit se réunir pour ses obsèques les trois « ordres » de la société, qu'il a pourtant méprisés et défiés jusqu'à son procès, n'y trouvant jamais sa place : l'aristocratie (représentée par Mathilde), le clergé et le peuple « *des petits*

villages de montagne ». Sa mort sur l'échafaud, symbole même du rejet de la société, se trouve en quelque sorte effacée par cette cérémonie qui constitue au contraire une forme d'hommage social... Cependant, on peut se demander s'il n'y a pas là une dernière ironie de la part de Stendhal, donnant à son héros une revanche sur cette société qu'il déteste : comment ne pas imaginer le sourire de Julien face à cette cohorte de « *vingt prêtres* » venus pour lui qui les a si franchement méprisés et trompés (sauf les jansénistes Chélan et Pirard) ? En revanche, cette « *étrange cérémonie* » nocturne, en pleine nature, correspond bien à la « *singularité* » du héros : Stendhal semble montrer que les hommes ne comprendront jamais Julien, qu'ils se tromperont toujours sur son compte – cette ultime cérémonie le prouve, par son décalage avec les valeurs et les idéaux du héros – ; mais celui-ci leur échappe, garde une irréductible liberté symbolisée par ce « *tombeau qu'il s'[est] choisi* » et ces obsèques qui en font un être inclassable.

Vous pouvez faire une ouverture sur la mort de Meursault dans *L'Étranger* de Camus par exemple (« *Cette dernière page n'est pas sans évoquer celle de L'Étranger, par l'attitude apaisée dont le héros fait preuve face à la mort.....* »), ou sur un autre passage du roman qui aurait annoncé cette fin (par exemple la scène dans l'église au chapitre 5 de la première partie, avec le bout d'article de journal sur Louis Jenrel).